

XXI La mare aux grenouilles

Charles Richet, L'homme stupide (1919) 86-87. Téléchargeable sur :

http://classiques.uqac.ca/classiques/richet_charles/homme_stupide/richet_homme_stupide.pdf

Parfois, en été, dans une grande plaine, sous les saules que caressent les derniers rayons du soleil couchant, un étang fait miroiter ses eaux immobiles, dans le silence du soir que trouble à peine le vol d'une libellule ou le lointain écho de quelque Angélu. Que si alors, dérangeant cette sérénité, un passant jette une pierre au milieu des roseaux, soudain c'est un effroyable tintamarre. Des centaines de grenouilles, aquatiques habitantes du marécage, bondissent de tous côtés, et poussent des coassements sonores, éperdus. Agitation et vacarme ! Quel ennemi, quel étranger vient insulter notre repos ? Malheur ! Malheur à lui ! Et les coassements redoublent, furieux, entrecoupés par de longs silences.

C'est un charivari de même espèce qu'a provoqué la seule idée d'une langue internationale. Une langue internationale ! Quelle folie ! Quelle chimère ! Quoi ! les hommes ne seraient plus divisés par la différence de leurs idiomes ? Quoi ! ils n'auraient plus besoin de grammaires, de dictionnaires, d'interprètes, pour se communiquer la pensée ? Quoi ! Au Nord et au Sud, les mêmes sons humains reproduiraient les mêmes idées. Quoi ! tous les hommes pourraient se comprendre, et alors peut-être ne plus se battre ! Mais c'est tout simplement monstrueux !

Après un déchaînement universel de sottises, bientôt ce fut un silence profond. L'indignation a été remplacée par l'indifférence, une indifférence méprisante, plus redoutable que l'indignation.

Et pourtant, si quelque espoir subsiste encore de rendre notre existence moins misérable, moins précaire, c'est qu'une même et unique langue soit parlée, ou tout au moins comprise, par tous les frères humains. Depuis que la tour de Babel a été renversée par le feu du ciel, les hommes répandus à la surface de la terre se servent de langues différentes. On est convenu d'appeler langue *maternelle* celle que nous avons parlée dès notre enfance et dont les sonorités retentissent autour de nous. Sans nous arrêter aux langues mortes, il y a, à l'heure actuelle, une centaine de langues vivantes diverses. Il en est au moins quinze qui sont importantes, c'est-à-dire parlées par plus de vingt millions d'hommes, le français, l'anglais, l'espagnol, le polonais, l'allemand, l'italien, le portugais, le russe, le grec, le chinois, le japonais, l'arabe, l'hindoustan ; d'autres sans doute qui m'échappent.

Quinze langues, c'est beaucoup, car il faut, pour en connaître passablement une seule, qui ne soit pas notre maternelle, au moins une année entière d'assidue étude. Or cette étude est fastidieuse et insupportable, et la vie de l'homme est assez courte pour qu'une année d'existence ne puisse être traitée de quantité négligeable. Alors une double alternative. Ou bien ne parler que la langue maternelle (solution très facile que l'immense majorité des hommes a adoptée) ; ou bien perdre un an, deux ans, trois ans à apprendre une, deux, trois langues étrangères. Ne parler que sa langue maternelle, c'est très bien pour le paysan fixé dans son hameau ; pour le mineur terré dans sa mine ; pour l'ouvrier enfermé dans son atelier. Mais les commerçants, les industriels, les navigateurs, les savants, les artistes, les lettrés, doivent-ils se résigner à rester toujours sans relations verbales avec les hommes des autres pays ? Qu'un Français ne connaissant que la langue française aille à Londres, à New York, à Rome, à Madrid, il sera comme perdu dans un monde nouveau, où tout lui sera inconnu. Or on ne peut recommander à un artiste, à un savant, à un industriel, de ne jamais sortir des frontières de son pays. Donc, sous peine d'une affligeante ignorance, un Français doit savoir un peu d'anglais, un peu d'espagnol, un peu d'italien, un peu d'allemand. Mais, pour arriver à cette imparfaite connaissance, il lui faut au moins deux ans d'un rude travail.

Voilà un bien lourd sacrifice pour arriver à baragouiner tant bien que mal quatre langues étrangères. Tout serait facile si nous pouvions à notre langue maternelle (qu'il serait criminel de négliger) juxtaposer une langue commune, une langue internationale. On en a proposé plusieurs. Il en est une qui est excellente. *L'esperanto*, langue dérivée du latin, créée par le génie de Zamenhoff, a une

grammaire tellement simple qu'on peut la savoir en une heure. Quant au vocabulaire, il est si peu compliqué qu'en un mois on en a fait le tour.

Qu'importe aux hommes ! Leur quiétude a été troublée, et ils ont tout de suite, sans réfléchir, inventé de multiples et faibles objections.

1° Une langue internationale ne peut être parfaite. Certes, mais a-t-elle besoin de perfection ? Nos langues vivantes sont-elles donc irréprochables ? Grands Dieux ! Elles sont hérissées - c'est leur charme peut-être, mais c'est leur difficulté aussi - d'irrégularités, d'exceptions, d'incohérences.

2° Il faut du temps pour bien connaître *l'esperanto*. Hé oui, il faudrait un mois d'étude pour la comprendre et trois mois d'usage pour la parler couramment. Mais pour toute autre langue on n'aboutirait au même résultat qu'en trois ans ! Trois mois au lieu de trois ans, c'est quelque chose !

3° Elle sera vite altérée, corrompue, et on la prononcera avec des accents divers. Non ! car rien ne sera plus facile que d'empêcher ces altérations et d'établir des règles fixes pour l'accentuation. L'expérience a prouvé que, par des individus de nationalités différentes, *l'esperanto* se parlait correctement avec l'accent convenable.

4° On empêchera ainsi le progrès de nos langues nationales... Oh ! la chimérique crainte ! Malgré nos sottises nationales, les langues nationales maternelles ne font aucun sérieux progrès au dehors. Et elles n'en feront jamais : elles n'en pourront pas faire. Allez donc voir si à Édimbourg, à Madrid, à Moscou, à Tokyo, à Lisbonne, à Calcutta, à Buenos-Aires, à Rome, à Berlin et à Chicago, la langue française est parlée par le peuple ! Allez voir, allez, ne fût-ce que pour être convaincus de votre fieffée ignorance. Et vous constaterez ; 1° qu'en fait de langage, il n'y a que le peuple qui compte ; 2° que chaque peuple parle sa langue nationale. D'ailleurs pourquoi insister ? C'est être trop naïf que de vouloir répondre à ces objections ? car elles manquent de sincérité. Elles peuvent toutes se condenser en une seule parole qui, comme un glas funèbre, retentit à chaque progrès : *Ce n'est pas intéressant !*

Certes, les esprits les moins pénétrants comprennent très bien que tous les peuples pourraient, sans grande peine, au bout d'une vingtaine d'années, par un effort universitaire commun, se créer une langue internationale commune, qui, sans porter dommage à la chère langue maternelle, deviendrait la langue supplémentaire universelle, parlée et comprise par chacun, la seule qu'il serait utile d'apprendre. Cette réforme, qui changerait la face du monde, est possible, même facile. On le devine ; on le sait ! Mais quoi ! *Ce n'est pas intéressant.*

Voilà quelle est notre insouciance, notre frivolité, notre incompréhension de l'avenir. Voilà quelle est surtout, disons le mot, notre stupidité. Quand il s'agit d'une grande chose qui inaugurerait un nouvel état d'âme chez les hommes, une régénération de l'humanité, *Homo stultus* se réveille bruyamment pour la combattre.

Et, comme les grenouilles d'Aristophane, il se contente de clamer : « Brekekekek, coax, coax ».